

était évident, suivant M. Milner, que Julien, qu'on ne rencontrait nulle part à Florence, qui, depuis un mois au moins, n'avait demandé aucun compte de son héritage, et qui sans doute n'y songeait guère, dans ses aspirations poétiques, était allé retrouver ceux qui avaient toutes ses sympathies, qui étaient poètes à leur manière, Saint-Elme et Francesco. Je ne pouvais partager l'amertume qui trahissait les paroles de M. Milner ; mais je ne cherchais pas moins à profiter de ses indications, qui me paraissaient juste. Un changement d'une grande importance venait d'avoir lieu dans le gouvernement de Naples. Ce royaume, qui pendant des siècles avait été sous le pouvoir de vice-rois espagnols et autrichiens, conquis par Philippe de Bourbon, roi d'Espagne, avait été donné à son fils don Carlos, en 1734.

A l'époque de son avènement, don Carlos avait dix-huit ans. Il fixa aussitôt sa résidence dans la capitale de son royaume, et il ne tarda pas à se distinguer par une sage administration des affaires de l'Etat. Il exprima, entre autres déterminations, celle d'extirper le *banditisme* de son royaume, et de mettre un terme à un fléau dont souffrait le pays tout entier.

Ce fut seulement vers la troisième année de son règne que cette pensée commença à recevoir sa pleine exécution. Une fois que la mesure fut appliquée, systématiquement, les effets s'en produisirent, d'abord dans le voisinage de la capitale, puis jusqu'à Otrante et jusqu'au détroit de Messine. Le banditisme passa la mer, et se retira en Sicile. Le vice-roi, qui représentait le roi à Palerme, reçut l'ordre de faire exécuter les édits déjà promulgués, et d'adopter les mêmes mesures qui avaient déjà réussi dans le royaume de Naples.

J'arrivai en Toscane au moment où ce plan était en cours d'exécution. Il n'y avait déjà plus de bandits de Florence à Reggio.

On eût dit pendant quelque temps que le vice-roi de Sicile était décidé à suivre un système tout contraire à celui que son souverain lui avait prescrit. Il n'avait pris aucune mesure pour obtenir les résultats qui avaient déjà répondu si

heureusement à la sage et énergique administration de don Carlos.

Je ne voulus point passé le détroit avant d'avoir poussé mes recherches dans tous les coins du continent italien partout où je pus supposer que Saint-Elme s'était retiré ; mais, malgré tous les renseignements que je pus recueillir, avec l'appui de M. Milner, et du chargé d'affaires d'Angleterre, je n'obtins pas d'autre résultat que celui d'avoir consulté beaucoup de magistrats et d'officiers de justice sur les aveux des bandits arrêtés et condamnés, ou de ceux auxquels on avait fait grâce sur la promesse de ne plus retomber dans le même genre de vie. Tous avaient entendu parler de Saint-Elme, beaucoup de Francesco ; mais aucun ne savait rien de Julien ; tous assuraient que Saint-Elme était passé en Sicile.

Je partis donc pour la Sicile. Lorsque j'y arrivai, on commençait à y attaquer sérieusement le banditisme. Déjà quelques bandes avaient été faites prisonnières et jetées en prison. J'avais pu me joindre, grâce aux recommandations que j'avais apportées, aux détachements de troupes royales qui poursuivaient les brigands dans toute la Sicile ; mais, quand nous pénétrions dans leurs retraites, nous ne trouvions la plupart du temps que les restes des feux qu'ils avaient allumés, et quelques ustensiles de cuisine qui leur avaient servi. Nous perdîmes ainsi beaucoup de temps.

Un jour que je m'étais écarté de la grande route avec un domestique italien que lord Dauvers m'avait donné au moment de mon départ, je rencontrai tout à coup, près d'un lieu sauvage dont l'aspect pittoresque m'avait attiré, deux bandits, qui, nous mettant le pistolet sur la gorge, nous forcèrent à les suivre.

Ils avaient attendu au passage un noble sicilien qui mettait beaucoup d'énergie à faire exécuter les édits rendus contre le banditisme ; mais il put rent bientôt s'assurer que j'étais Anglais, et que je n'avais aucun rapport avec leur adversaire déclaré.

J'étais captif avec mon domestique, et, suivant leur coutume, les bandits attendaient de moi une rançon. J'avais écrit immédiatement à un banquier de Naples, pour lequel j'avais une lettre de